

TALLEYRAND ET SON ENTOURAGE A LA SUITE DE LA GRANDE ARMÉE (1806-1807)

SOUVENIRS D'UN DANOIS AU SERVICE DE LA FRANCE (extraits)

Par Peter Andreas Heiberg¹. Traduit par E.G. Ledos. Source : Gallica²

Dans le dernier semestre de 1806 éclata la guerre avec la Prusse. On savait que le ministre devait suivre le quartier général de l'Empereur et avec lui quelques membres seulement des différents bureaux. Mon collègue Henrichs était tout joyeux, pleinement convaincu qu'il serait du nombre, ce que je croyais aussi. Il vint plus d'une fois le jour me trouver dans mon cabinet et s'entretint avec moi des avantages qu'il attendait de ce prochain voyage ; et quand je vins le voir, je vis sa table chargée de paquets empilés, dont des amis, me dit-il, l'avaient chargé pour l'Allemagne; il était si accablé de commissions qu'il ne savait comment il y pourrait faire face. Mais qu'arriva-t-il? Je fus un jour appelé dans le cabinet du ministre, qui me dit de me préparer au voyage, fixé pour quelques jours plus tard. Je sentis de suite combien cette décision affligerait profondément ce pauvre Henrichs et blesserait son amour-propre.

Ma première pensée fut cependant une grande satisfaction des avantages que je retirerais de ce voyage ; mais ensuite je crus de mon devoir de faire une remarque qui avait peut-être échappé au ministre et qui, une fois son attention attirée, était capable de changer sa détermination. Je lui demandai si l'important travail relatif aux livres d'église luthériens dont il m'avait récemment chargé pouvait être mis de côté. « Cela n'offre aucune presse, me répondit-il, et peut attendre notre retour. Allez et faites vos préparatifs. » Je n'oublierai jamais l'abattement du pauvre Henrichs quand je lui donnai cette information avec tous les détails. Ce qui est advenu de ses paquets et de ses commissions, je n'en ai jamais rien su.

Ce qui m'avait le plus gagné la faveur du ministre Talleyrand, si je ne me trompe, était un travail entrepris de ma propre initiative et sans qu'il me l'ait été prescrit par personne. Je dressai un tableau chronologique de tout ce qui s'était passé de remarquable en Europe et particulièrement en France pendant l'année 1805. Le ministre, après avoir examiné ce tableau, me fit l'honneur de me dire qu'il le trouvait fort bien fait et tout à fait utile et commode. J'en fis de semblables pour les années 1806 et 1807. Mais alors Talleyrand quitta le ministère et je cessai mon travail, ne sachant si son successeur y trouverait ou non quelque utilité. J'eus d'ailleurs, comme on l'apprendra par la suite et comme on l'a déjà vu, divers autres travaux assez longs qui prenaient tout le temps que me laissaient mes occupations journalières.

Ce n'est qu'en octobre que je quittai Paris, en compagnie de trois de mes collègues, sur un char à quatre roues, ayant sur le siège un ou deux des laquais du ministre. Les personnes qui faisaient partie de la société pour le voyage étaient M. Roux de Rochelle, chef de la division poli-tique du Midi, qui devint envoyé français

1 *Les pages qui suivent forment les chapitres vi et vii des Souvenirs de ma vie politique, sociale et littéraire en France (Erindringer of min politiske, selskabelige og litteraere Vandel i Frankrig), publiés en 1830 à Christiania, chez P.-J. Hoppe, par Peter Andreas Heiberg*

2 *Le document, tel que présenté ici est un large extrait de l'article de Peter Andreas Heiberg traduit par E.-G. LEDOS. - Talleyrand et son entourage à la suite de la Grande Armée (1806-1807), souvenirs d'un Danois au service de la France paru dans la Revue des études napoléoniennes année 1919 janvier-juin pp 195 à 217. et numérisé dans Gallica*

Ont été supprimées quelques pages concernant en particulier des relations personnelles de M. Heiberg, ainsi que des notes qui donnaient des précisions sur la carrière des nombreux personnages qu'il a rencontrés au cours de ces déplacements. Les notes conservées, une dizaine, donnent des informations complémentaires sur les personnalités et les événements directement liés au récit. L'article est disponible dans sa totalité sur le site Gallica de la Bibliothèque nationale <http://gallica.bnf.fr/>

A la fin de cet article tel que publié par M.Ledos dans la revue des études européennes, figurait la mention : « la suite dans un prochain numéro ». Il a été impossible de trouver cette seconde partie soit parce que manquaient dans les collections de la Bibliothèque Nationale les n° des années 1920 et 1921 soit parce que la revue n'a pas publié la seconde partie de l'article qui, en outre, n'a peut être même pas été traduite. Au cas où un lecteur disposerait de la traduction de cette seconde partie, nous serions heureux de nous la voir confiée pour pouvoir la présenter sur ce site.

à Hambourg, M. Durant Saint-André, frère du baron Durant de Mareuil, sous-chef à l'époque de la division politique du Nord et depuis consul à Philadelphie; enfin M. Challaye, alors copiste ou, selon l'expression du langage administratif français, expéditionnaire, actuellement consul général de France à Madrid.

Le voyage se fit sans arrêt jusqu'à Mayence, où nous avons ordre d'attendre le ministre. Nous descendîmes dans une maison qui, par les soins du préfet, était destinée à lui servir de logement, à lui et à sa suite; ce préfet était M. Jean Bon Saint-André, connu comme membre de la Convention et depuis consul français en Syrie.

Le lendemain, le ministre Talleyrand arriva, avec le reste du personnel, composé du comte Labesnardière³, chef de la division politique du Nord, et de trois jeunes hommes, secrétaires de la main du ministre, sans compter le valet de chambre, le cuisinier et quatre ou cinq autres domestiques.

Dès le premier jour, j'eus l'occasion de voir avec quelle finesse Talleyrand sait donner à ses subordonnés des leçons, voire des répri-mandes, sans froisser le moins du monde leur amour-propre, mais de manière à provoquer jusque chez l'intéressé le sourire et même un franc rire. Le susdit M. Roux, homme très honorable, sympathique et bien-veillant, avait la faiblesse, dans ses projets de dépêches, de courir après un langage élégant et de jolies phrases, au détriment parfois d'une qualité plus essentielle : la clarté, tandis que le ministre estimait particulièrement la rédaction de M. Labesnardière, qui savait joindre merveilleusement la concision à la clarté. Après le repas, auquel aucun étranger n'avait été invité, nous étions tous réunis au salon et nous causions de choses indifférentes et, l'on peut dire, insignifiantes. Je ne me souviens pas de ce qui amena sur les lèvres de l'un des interlocuteurs les mots de zèle administratif et d'empressement. Talleyrand saisit l'occasion et dit : « J'entends parler de zèle et d'empressement, je tiens que ces deux qualités doivent être en rapport inverse de l'importance du poste que l'on revêt. Par exemple, en qualité de ministre, il ne me convient pas d'avoir de l'empressement. Vous, M. Roux, comme chef de division, vous ne devez pas avoir beaucoup de cette qualité, mais seulement un peu plus que moi. Vous, M. Challaye, en qualité d'expéditionnaire, il vous en faut davantage ; un garçon de bureau n'en aura jamais trop. » Là-dessus il y eut un rire général, auquel M. Roux s'associa bien qu'il sentît probablement que la leçon s'adressait à lui.

Le même soir, le ministre nous dit « Vous êtes en voyage et l'on ne peut exiger que vous portiez avec vous toute une garde-robe ; je vous autorise donc à vous mettre à table bottés, dans quelque compagnie que je vous aie invités. De même, pour échapper à une étiquette mesquine et pénible, je veux, qu'au lieu de me donner du Monseigneur, vous m'appeliez tout simplement Monsieur; il en suit que vous en userez de même avec toute autre personne sans égard à son rang, à moins que ce ne soit un personnage d'une condition supérieure à la mienne. » Ce dernier cas ne se produisit qu'une fois dans toute la campagne, et ce fut avec le Kronprinz, actuellement roi de Bavière.

A Mayence je vis le prince primat Dalberg qui dîna une fois ou deux chez le ministre. C'était un homme particulièrement poli et aimable, pas du tout oreillard, comme une foule d'autres prêtres catho-liqués. Il badinait parfois sur un ton qui, tout en demeurant fort bienséant, ne portait pas la marque de l'état auquel il appartenait. Je le revis plus tard à Erfurt, mais pas d'aussi près que cette fois. Je passe sous silence diverses autres personnes plus ou moins importantes qui furent à Mayence les hôtes du ministre, mais dont je n'ai rien à dire qui puisse intéresser le lecteur.

Nous demeurâmes là jusqu'après la bataille d'Iéna, c'est-à-dire jusqu'après le 14 octobre. Le lendemain il vint du quartier général un courrier, avec une relation de cette remarquable bataille et l'ordre au ministre de partir et de se rapprocher de Berlin. Etant de toute la société le seul à parler l'allemand, je fus chargé de partir en avant pour m'assurer de la sécurité des routes. On me donna une petite voiture légère, mais couverte, qui n'avait besoin comme équipage que de deux chevaux ; et je me mis en voyage, pourvu d'un ordre écrit à tous les maîtres de poste de me fournir des chevaux, contre paiement, préférablement à tout autre voyageur.....

.....Au milieu de la nuit, j'arrivai à Fulda, dont le maréchal Mortier était gouverneur et habitait au château. Je m'y fis conduire et priai un domestique de m'annoncer. On me répondit que le général dormait ; j'insistai sur la nécessité de le réveiller parce que je venais chargé d'un message du ministre Talleyrand, mais que ma mission était de telle nature qu'il pouvait me répondre d'un seul mot s'il voulait seulement m'autoriser à venir dans sa chambre, ce qui lui éviterait le désagrément de se lever. Le serviteur fit la commission et revint aussitôt, me disant que le général allait venir à l'instant. Il s'en alla, après m'avoir laissé seul dans une salle extraordinairement vaste, remarquable surtout par sa longueur démesurée éclairée seulement d'une pauvre petite lampe qui ne perçait que faiblement l'obscurité. Peu après, la solennité de cette scène nocturne fut augmentée par le bruit d'une paire de sabres qui traînaient sur le plancher de la pièce voisine. La porte

³ La Besnardière (Jean-Baptiste de Gorey de), 1^{er} octobre 1765-30 avril 1843, ancien oratorien, l'un des secrétaires les plus appréciés de Talleyrand, sous-chef du bureau des consulats (an VIII), chef de la 2^e division (1806), de la 1^{re} (1808-1818), créé comte par Louis XVIII le 20 novembre 1816.

s'ouvrit, et le général, d'une stature invraisemblable, entra, en grand uniforme, sur la tête le chapeau, orné d'une longue plume, qui l'obligea de se courber un peu pour passer sous la porte qui cependant n'était point basse. Il était suivi d'un aide de camp, également en grand uniforme. J'exposai mon message et demandai au général si l'on pouvait en toute sécurité traverser le champ de bataille d'Iéna et pousser de là sur Berlin ou si j'avais besoin d'une escorte. Il me répondit que je n'avais aucun danger à craindre jusqu'à Erfurt et qu'il en donnerait lui-même l'assurance au ministre dans une lettre. Mais il ajouta qu'il me faudrait à Erfurt prendre des informations plus précises auprès du gouverneur, le général Clarke, sur ce qui concernait la suite du voyage jusqu'à Berlin. Là-dessus, je fis au maréchal Mortier mon compliment d'adieu et une demi-heure plus tard j'étais en voiture et poursuivais ma route. Sur le champ de bataille d'Iéna gisaient en foule les cadavres, tant d'hommes que de chevaux, qu'on n'avait pas encore eu le temps d'enterrer. Sauf ce spectacle rebutant, j'arrivai heureusement à Erfurt sans le moindre incident. J'avais ordre d'y attendre le ministre qui arriva deux jours après. ...

.....Le surlendemain, comme je l'ai dit, arriva le ministre, avec le reste du personnel, et nous nous mêmes aussitôt tous ensemble sur la route de Berlin où nous arrivâmes, sans faire aucune rencontre remarquable ; nous nous installâmes dans l'hôtel destiné au ministre et qui appartenait au ministre d'Etat prussien, le comte Haugwitz, qui avait dû le quitter à l'approche de l'armée française victorieuse, pour fuir avec la famille royale et une foule des fonctionnaires les plus importants, vers une province plus éloignée de la monarchie prussienne.

On a reproché à Talleyrand une foule de crimes politiques, on l'a dénoncé comme ayant inspiré à Bonaparte nombre des mesures si funestes pour l'Europe et même pour la France qui furent prises dans ces jours, ordonnées et exécutées par la volonté inébranlable du souverain français. Combien ou combien peu de ces accusations sont vraies et fondées, il ne m'est pas possible de le déterminer. Je n'ai vu de cet homme remarquable que bien peu d'actions d'assez près pour oser porter sur elles un jugement assuré. Ce n'est donc pas de ma plume qu'il peut attendre une justification, si tant est qu'elle soit possible. Ma plume d'ailleurs ne serait pas nécessaire pour cela, car certainement il a dû travailler à sa justification dans ses Mémoires, prêts pour l'impression, je le sais d'une manière assez sûre, et qui ne paraîtront qu'après sa mort⁴. Il trouvera bien d'ailleurs aussi quelques défenseurs, comme il a trouvé, de son vivant, tant d'amers et sévères accusateurs.

Il y a cependant un point d'une extraordinaire importance, sur lequel il m'est possible, en toute sincérité et en pleine connaissance de cause, de le justifier d'une accusation portée contre lui pendant des années par l'Europe entière, qui l'a chargé pour cela de malédictions. Cette accusation consiste à soutenir que Talleyrand fut l'inspirateur du fameux décret de Berlin du 21 novembre 1806, par lequel Napoléon établit le système général de blocus de presque tous les ports d'Europe et qui entraîna des conséquences extraordinairement malheureuses pour la plupart des pays, sans autre compensation que la découverte de l'art de tirer du sucre de la betterave. Le simple récit qui suit convaincra, je l'espère, le lecteur que j'ai quelque droit à parler sur cette affaire et à donner à mes concitoyens un éclaircissement qui leur manquait sans aucun doute jusqu'ici.

Un soir vers dix heures, comme je revenais du spectacle, le portier me dit que le ministre avait donné l'ordre que tout le personnel se rassemblât dans son cabinet. Je fus le premier et je le trouvai seul. Il me dit que nous avions un travail qui nous prendrait une grande partie de la nuit. Puis il se mit à me questionner sur la comédie, sur Iffland et les autres acteurs, puis il passa à d'autres sujets sans importance particulière ; peu à peu arrivèrent mes collègues, et enfin M. Labesnardière, le premier par le rang comme aussi par la confiance et l'intimité de Talleyrand. Alors le ministre s'exprima en ces termes : « J'ai à vous montrer quelque chose qui vous fera dresser les cheveux sur la tête. » Il alla vers son bureau et il y prit un papier qu'il tendit à Labesnardière, en disant : « Il est dans l'usage général qu'un décret impérial s'appuie sur un rapport qui le précède et qui ait été présenté à l'Empereur par le ministre compétent. Voici au contraire un décret déjà signé par l'Empereur, qui se fonde sur un rapport encore inexistant. C'est ce décret qu'il faut rédiger et c'est votre affaire, Labesnardière, d'avoir à mettre de l'ordre dans ce désordre. Dès demain matin des courriers devront être envoyés à toutes les légations françaises pour y porter des copies, tant du rapport que du décret . »

4 *On sait la polémique soulevée par la publication en 1890 des Mémoires du prince de Talleyrand, dont l'authenticité, sous la forme du moins sous laquelle ils nous ont été livrés par M. de Broglie, d'après la copie de M. de Bacourt, a été si vivement discutée. Sur cette polémique, voir Maurice Tourneux, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution, t. IV (Paris, Association ouvrière, 1906, gr. in-8), n° 25471 et suiv.; et Pierre Caron, Bibliographie des travaux publiés de 1866 à 1897 sur l'histoire de la France (Paris, Comely, 1912, in-8), n° 4158. Il peut être intéressant de noter que dès 1828 ou 1829 (c'est vers cette époque qu'écrivit Heiberg), il existait une copie au moins de ces Mémoires. Il est regrettable que Heiberg ne nous donne pas le nom de son garant.*

Labesnardière alla donc à son cabinet ; nous autres, nous nous assîmes autour d'une table pour transcrire des copies du décret et du rapport, quand ce dernier fut prêt et approuvé par le ministre.

Je ne sais si l'on continuera d'accuser Talleyrand de cet acte despotique et hautement impolitique, mais pour cela il faudra déclarer mon récit faux et controuvé. En ce cas je n'ai rien à dire, sinon que tous ceux qui ont été les témoins et les acteurs de cette affaire sont encore vivants et que je ne crains pas qu'aucun d'entre eux m'accuse de manquer à la vérité soit dans l'ensemble, soit dans les détails de mon histoire.

Si l'on me demande maintenant quel est vraiment le père et l'auteur de ce si malheureux décret, je répondrai : ou il est né dans la propre cervelle de Bonaparte et ce n'est pas du tout invraisemblable, ou il lui a été inspiré par son mauvais génie, Maret, connu depuis sous le nom de duc de Bassano, et alors secrétaire d'Etat. Cet homme, le juste pendant du marquis de Tuffières de la comédie, est peut-être celui qui a le plus attiré de calamités sur la France; et cependant il serait de la dernière injustice de l'accuser d'agir ainsi à dessein et de propos délibéré; son dévouement à Napoléon n'était pas inspiré seulement par l'ambition, bien qu'il en eut une dose peu commune, mais aussi par une espèce de fanatisme. Il attribuait à Bonaparte une sorte de toute-puissance, capable de vaincre toutes les difficultés sans avoir à redouter des obstacles insurmontables pour sa toute-puissante volonté. Aussi est-ce une vérité incontestable que Maret, au lieu de détourner Napoléon des gigantesques entreprises dans lesquelles il s'engagea, ne fit que l'y pousser et l'y exciter. Ce Maret enfin est l'homme qui contribua le plus puissamment, sans le vouloir et sans s'en douter, à préparer à Bonaparte son exil à Sainte-Hélène et la mort prématurée qui en fut la conséquence. Ce fut Maret qui envoya un de ses émissaires nommé Fleury-Chaboulon à l'île d'Elbe, pour lui annoncer qu'une conspiration était sur le point d'éclater contre la famille de Bourbon ; que l'esprit de l'armée était tout à fait séditieux et qu'il ne lui manquait qu'un chef, en qui elle put avoir confiance ; qu'il devait se hâter s'il voulait profiter du moment favorable qui risquait de passer rapidement. Toute la terre sait le succès de cet épisode de la vie de Bonaparte : et l'on peut dire en toute vérité que c'est Maret qui a été pour la France la cause de la perte de trois milliards de francs que lui a coûtés cette dernière révolution. C'est là un nouvel exemple des malheurs que peut occasionner le fanatisme, religieux ou politique ; car je n'ai aucune raison de croire que le duc de Bassano ait agi contre ses convictions ou voulu trahir sa patrie. S'il eut été un traître on ne l'eût sûrement pas laissé dans l'ombre où il se trouve, car jamais on n'entend parler de lui. Il n'est point membre de la Chambre des pairs, ni revêtu d'aucune dignité qui oblige à le nommer.

A Berlin, j'eus l'honneur, dans un dîner qui réunissait chez le ministre une cinquantaine de personnes, de me trouver à table avec le maréchal Bernadotte⁵, alors prince de Ponte Corvo, aujourd'hui roi de Suède et de Norvège . J'étais à table du même côté que lui, mais assez loin ; aussitôt presque après le dîner, il quitta la société; et je ne me souviens pas d'avoir eu l'honneur d'échanger deux paroles avec lui; elles n'auraient eu d'ailleurs, comme on pense, aucune importance. Je dois avouer aussi qu'il ne m'est pas resté le moindre souvenir des traits de son visage. Sans doute je l'aurais considéré et observé avec un peu plus d'intérêt, si j'avais pu me douter à l'époque de ce qui s'est passé près de Lutzen six ou sept ans plus tard.

Un jour je me trouvai à table à côté du ministre saxon des Affaires étrangères, le comte Bose⁶ . Une fois, au milieu du repas, il se mit, à ma stupéfaction, à me parler en suédois. Je ne sais comment il avait pu savoir que j'étais originaire d'un des royaumes scandinaves. Il m'expliqua ce phénomène en me disant que, dans sa jeunesse, il avait été envoyé saxon à la cour de Suède et qu'il en avait appris la langue.

Ce comte Bose était un homme de soixante-quatorze ans, sinon plus. Bonaparte, lui-même dans la force de l'âge, n'aimait point à s'entourer, pour s'occuper des affaires de l'État, de vieillards qui ne pouvaient avoir l'activité réclamée par les circonstances; et en cela certes il n'avait pas tort. Comme il avait beaucoup d'amitié pour l'électeur de Saxe - il n'était pas encore roi, il ne le devint que quelques mois plus tard, en décembre 1806⁷ - il lui fit représenter qu'un homme de l'âge du comte Bose ne convenait pas dans un poste aussi actif que celui de ministre des Affaires étrangères.

5 *Bernadotte (Jean-Baptiste-Jules), 26 janvier 1764-8 mars 1844. C'est le 5 juin.1806 qu'il avait été créé prince de Ponte Corvo. Il fut choisi le 21 août 1810 comme prince royal de Suède et prit le nom de Charles-Jean et il succéda, sous le nom de Charles XIV, à Charles XIII, mort le 5 février 1818.*

6 *Bose (Friedrich-Wilhelm-August-Carl von), 9 janvier 1753-9 septembre 1809. Il représenta la Suède à Stockholm de 1777 à 1786, puis devint maréchal de la cour à Dresde. Il s'est produit ici dans les souvenirs de Heiberg une confusion qui lui a fait commettre une erreur grossière. Au moment de la bataille d'Iéna, le ministre des Affaires étrangères en Saxe était Johann-Adolf Loss, 1er février 1731-15 mars 1811, qui après avoir rempli les fonctions d'ambassadeur à Versailles (1774), puis de ministre de l'Intérieur (1777), avait pris en 1790 la direction des Affaires étrangères. On sait comment une dépêche de l'ambassadeur anglais Wynn, tombée entre les mains de Napoléon, pendant que Bose négociait précisément avec lui, en révélant une conversation de Loss fort peu favorable aux Français, indigna l'Empereur et conduisit l'électeur de Saxe à renvoyer son ministre brutalement et sans pension. Et c'est Bose justement, plus jeune que lui de vingt-deux ans, qui lui succéda, sur la suggestion même de Napoléon. Voir notamment sur cet épisode : André Bonnefons, Un allié de Napoléon : Frédéric-Auguste (Paris, Perrin, in-8), p. 186 et suiv.*

7 *C'est le 11 décembre 1806 que l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste (23 décembre 1750-5 mai 1827), changea son titre d'Electeur en celui de roi de Saxe.*

L'électeur, empressé à céder à l'empereur des Français dans toute la mesure du possible, donna au comte Bose un congé honorable avec une pension et nomma en sa place comme ministre des Affaires étrangères, un homme qui n'avait que soixante-dix ans, mais qui était sujet à des attaques d'épilepsie. Il n'agit pas ainsi par un mauvais vouloir contre le souverain français. La vraie raison en est dans l'ordre sévère introduit par l'électeur de Saxe, ordre qui en toute chose touche à la pédanterie. Il n'était pas un habitant de Dresde qui ne sût avec précision tout ce que faisait l'électeur à chaque heure du jour; à quel jour et à quelle heure il allait à sa résidence d'été de Pilniak, à quel jour et à quelle heure il en revenait, sans que le temps pût jamais interrompre l'ordre une fois établi. Mais cet ordre n'en fut pas moins interrompu plus tard à diverses reprises, par l'entrevue d'Erfurt, puis par les deux visites de Napoléon à Dresde. Je suis convaincu que ces niaiseries, insignifiantes pour toute autre personne, n'en ont pas moins été ce qui lui a été le plus désagréable dans ses rapports avec Napoléon.

Combien d'ailleurs ce prince était aimé et respecté de la plupart de ses sujets, j'ai appris à le connaître dès mon premier voyage dans les États saxons. Tout ceux à qui j'en parlais étaient unanimes à le louer sous tous les rapports; c'est tout au plus s'ils trouvaient en général un point à blâmer ou plutôt à regretter chez lui. Et cette plainte, réduite à sa véridique valeur, était qu'il payait ses dettes. Voici l'affaire: au début de chaque année, un certain nombre d'obligations d'État sortent à une espèce de loterie et le montant en est remboursé. Chacun craignait de voir sortir son numéro, car, disait-on, il est indubitable que notre argent est bien plus en sûreté entre les mains du roi qu'entre celles d'un particulier.

C'est peut-être le lieu de conter une anecdote qui montre combien le génie de Talleyrand est habile à saisir toute occasion qui se présente, quand il a dans l'idée de faire un compliment à un présent ou à un absent. Pendant le séjour de Talleyrand à Varsovie, l'électeur de Saxe, devenu roi, y envoya un de ses aides de camp, le colonel Funck, avec une mission dont l'objet m'est inconnu. Il apportait avec lui, comme cadeau pour le ministre, une caisse contenant dix à douze bouteilles de tokai authentique. Je dis bien authentique, ce vin n'étant jamais mis dans le commerce, mais étant exclusivement réservé aux caves impériales à Vienne; et l'empereur de temps en temps en fait des cadeaux à d'autres princes d'Europe. Le colonel Funk fut invité à dîner et, à la fin du repas, on servit au dessert une ou deux bouteilles de ce vin. En versant ce nectar, le ministre toucha le fond de la bouteille et remarqua qu'il était plat, au lieu que d'autres bouteilles ont un creux qui remonte à l'intérieur et diminue d'autant le contenu. Talleyrand en prit occasion de faire un compliment au roi de Saxe: « Savez-vous bien, M. le colonel Funk, dit-il, que vos bouteilles sont de bonne foi à l'égal de votre roi? »

Le ministre m'avait plusieurs fois parlé de l'acteur Iffland, en exprimant le désir de le voir, pas au théâtre, mais en particulier. Il me chargea de l'inviter à dîner un jour où le spectacle ne réclamerait pas sa présence; je le fis, Iffland désigna le jour lui-même; mais j'oubliai malheureusement de lui dire de venir en simple vêtement de ville. Cet oubli eut pour conséquence qu'il vint en habit, comme s'il devait jouer un rôle au théâtre, en cérémonie, rapière au côté et chapeau bas sous le bras. Comme cela d'ailleurs lui allait fort mal, il fit un drôle de figure dans la société et il me sembla que lui-même en avait le sentiment. Cela m'affligea et je lui présentai des excuses qu'il accueillit avec bienveillance. Que le ministre ait témoigné une politesse particulière à l'acteur, c'est ce que je n'ai guère besoin d'assurer. Sa politesse prévenante et délicate est chose trop universellement connue pour qu'on puisse douter qu'Iffland ait été reçu avec toute la considération possible. Je ne crois pas d'ailleurs que l'entrevue ait répondu aux espérances que, de l'un et l'autre côté peut-être, ils avaient conçues.

La grande armée française s'était dirigée sur la Pologne, ne laissant derrière elle que les quelques troupes nécessaires pour occuper les pays conquis et pour assurer, en cas de besoin, la retraite de l'armée. Le ministre avait ordre de suivre le quartier général d'aussi près que possible, sans s'exposer au danger.

Nous quittâmes Berlin au commencement de décembre pour gagner la Pologne par Francfort-sur-l'Oder. Posen fut la première ville polonaise où nous nous arrêtâmes quelque peu. Nous y demeurâmes huit ou dix jours, jusqu'au moment où nous reçûmes avis que l'armée française était en possession sûre et paisible de la capitale.

Le décret de Berlin, ci-dessus mentionné, était un manifeste de guerre si violent contre la Grande-Bretagne, que le gouvernement de ce pays avait donné ordre à ses ambassadeurs et agents de quitter toutes les cours

et résidences dont les souverains étaient en relations d'alliance ou d'amitié avec l'empereur des Français. Cette raison avait obligé l'ambassadeur anglais en Saxe à quitter Dresde. M. Dumoustier, dont j'ai déjà parlé, à l'époque chargé d'affaires de la France en Saxe, désireux de témoigner son zèle sans bornes au service de l'empereur Napoléon, s'était permis, aussitôt le départ de l'ambassadeur anglais, de fouiller son hôtel, et cette perquisition avait fait trouver un tas de vieux papiers poussiéreux que l'ambassadeur n'avait pas jugé bon d'emporter avec lui. Dumoustier prit possession de ces papiers, les mit dans une caisse et les apporta à Posen comme un objet précieux, pour les remettre aux mains de Talleyrand, qui à son tour me les livra pour les examiner et pour faire en cas de besoin un rapport. Je n'y trouvai rien absolument qui pût avoir le moindre intérêt. Pour ne point revenir cependant devant le ministre les mains absolument vides, je choisis un projet de dépêche de l'ambassadeur au ministère anglais, où il s'exprimait dans les termes suivants : « Ces jours-ci est arrivé le nouveau chargé d'affaires français, Dumoustier, auparavant secrétaire de légation. C'est encore, ce qui est cependant difficile, un plus grand fat que son prédécesseur. » Je vins avec cet extrait chez le ministre, chez qui justement se trouvait Dumoustier. Je l'assurai que je n'avais absolument rien trouvé dans ces papiers qui pût fournir la matière d'un extrait, bien que j'eusse cueilli cette petite note, d'ailleurs à mon avis tout à fait insignifiante. Après avoir lu cet extrait, Talleyrand le plia, le mit sur la table à côté de lui et dit en souriant : « Vous appelez cela insignifiant, cependant ce n'est pas dépourvu d'importance. » Dumoustier reçut ordre de rejoindre son poste. A-t-il reçu en outre une réprimande pour avoir gaspillé inutilement des frais de voyage, je ne le sais pas.

Dans le court temps que nous passâmes à Posen, il y arriva deux envoyés orientaux, à destination de Paris, l'un turc, l'autre persan. Ce dernier était un très bel homme 1. Le jour qu'il dîna chez le ministre, on avait mis devant son couvert une carafe avec de la limonade, sa religion, pensait-on, lui défendant de boire du vin. Pendant le dîner, il demanda à son interprète, M. Outrey, qui était assis à côté de lui, un verre de vinaigre. On lui apporta le verre et il le vida d'un seul trait, mais au même instant il le rejeta comme une baleine par le nez et par la bouche et je crois même par les yeux. L'on ne s'était pas figuré qu'il voulût boire ce vinaigre et l'on n'avait pas jugé utile de le prévenir que c'était du vinaigre particulièrement fort, connu à Paris sous le nom de vinaigre de maille. Je lui faisais justement vis-à-vis à table et reçu tant sur mon visage que sur mon assiette quelques éclaboussures de sa violente éjaculation. Tout d'abord il crut qu'on l'avait voulu empoisonner; mais il finit par se rassurer et rit lui-même de l'aventure. Il s'appelait Mirza Rhiza Khan; son extérieur était agréable et à la mode orientale. Quant à l'ambassadeur turc je n'ai rien à en dire : c'était un vrai Turc et plus semblable à un boeuf qu'à un homme.

Il vint enfin un courrier de Varsovie qui nous assura que le calme régnait dans la ville et sur la route; nous pliâmes bagage et nous mimés en voyage.

En Pologne, les chemins, partout où je me suis trouvé, étaient extrêmement mauvais ; et comme il n'avait pas encore gelé, qu'il était, au contraire, tombé de fortes pluies, ils étaient par endroits presque défoncés. Les chevaux étaient petits, faibles, affamés et si harassés par les courses perpétuelles, qu'un attelage d'escargots n'aurait guère été plus mauvais. Le ministre avait choisi pour sa personne, ses trois secrétaires de la main et ses domestiques les plus nécessaires, la voiture la plus légère, et on lui avait naturellement donné les chevaux les meilleurs, ou du moins les plus passables, en sorte qu'il fut à Varsovie deux jours avant moi et mes trois collègues ci-dessus nommés, qui voyagions dans un grand chariot lourd et lourdement chargé.

Les hôtelleries, le long des routes, étaient mauvaises à l'égal des chemins, malpropres et pleines d'insectes répugnants. Comme aliments on ne pouvait nulle part obtenir rien de passable. C'est un proverbe commun que si dans une auberge de village on demande du vin, la réponse est : Nous n'en avons point. Désire-t-on de l'huile, même réponse. Veut-on de l'eau-de-vie, c'est encore le refrain : Nous n'en avons point. Réclamez de l'eau, aussitôt l'on vous dit : A l'instant; et l'on court puiser une eau bourbeuse dans un vase malpropre. L'on est donc obligé non seulement d'apporter ses provisions avec soi, mais de voyager de nuit, ce qui n'est pas commode, surtout en hiver. Il arriva une nuit que notre voiture s'arrêta dans une ornière d'où nos huit chevaux maigres, harassés, affamés ne furent pas en état de la retirer, en dépit des innombrables coups de fouet qui pleuvaient sans discontinuer sur les pauvres bêtes; et par surcroît de malheur, chaque effort des chevaux faisait rompre les traits, ce dont il ne faut pas s'étonner, leur épaisseur ne dépassant guère celle d'une faucille ordinaire. Après de longs et vains efforts, nous primes enfin la résolution d'envoyer un des postillons chez le plus prochain starost (noble ayant reçu en fief des biens de la couronne) pour demander assistance; nous l'obtînmes en effet et le starost vint lui-même avec deux ou trois paires de boeufs solides, qui sans grande peine nous tirèrent de l'ornière où nous étions demeurés trois à quatre heures sans pouvoir sortir de la voiture, tant la boue était profonde.

Pendant que nous étions ainsi dans la voiture, tout aux aguets, il m'arriva plus d'une fois de regretter que nous n'eussions pas comme compagnon de voyage l'amiral suédois Tersmeden , connu pour sa force extraordinaire. J'ai entendu raconter sur son compte l'anecdote suivante. Il se promenait un jour à la campagne dans la contrée qu'il habitait, quand il vit une voiture de paysan, attelée de deux méchants chevaux, presque enfoncée dans une ornière, sans que les pauvres bêtes fussent en état de la remuer. L'amiral en eut pitié et plus encore peut-être du paysan. Il détacha les chevaux de la voiture et, en témoignage de son profond mépris, il leur lança un coup de pied au derrière, puis saisissant le timon de la voiture, il la tira de l'ornière à lui seul.

J'ai eu l'occasion de faire une remarque singulière sur les paysans polonais. J'ai rencontré parmi eux beaucoup de têtes et de visages remarquables par une beauté et une douceur peu communes; et je crois qu'un peintre désireux de peindre une tête de Christ ne ferait pas mal de choisir son modèle parmi les paysans polonais. La résignation, la soumission au destin, est, avec la douceur, le trait qui m'a frappé dans ces visages plus allongés que ronds, et couronnés d'une blonde chevelure; quelques-uns se sont si fortement imprimés dans ma mémoire, qu'après plus de vingt ans ils se détachent pleins de vie devant mon imagination. L'esclavage du paysan polonais, qui pendant une suite de siècles est demeuré chez lui comme un état naturel et a marqué tout son être de son empreinte, cette condition malheureuse, mais passée en habitude, a-t-elle à la longue donné à son visage ce caractère si marqué, c'est sur quoi je ne me hasarderai pas à formuler une opinion; mais si c'était là l'effet d'un pur hasard, je me demanderais comment il se fait que ni la nature ni même la condition de l'esclavage n'ont pas donné ailleurs au paysan la même beauté caractéristique. Je n'ai pas besoin de remarquer que ce trait caractéristique n'est pas absolument général et qu'il comporte une foule d'exceptions; il n'en est pas moins vrai que dans aucun autre des pays que j'ai visités et dont j'ai comparé le peuple au peuple polonais, je n'ai été à même de rien trouver d'aussi beau ou d'analogue.

Nous arrivâmes enfin à Varsovie, quelques jours avant Noël et nous descendîmes à l'hôtel préparé pour le ministre, dans la grande et belle propriété qui avait appartenu à un riche et fameux banquier, Tepper, assassiné en 1794 sur sa porte où il prenait le frais un soir.

L'aspect de Varsovie est celui d'une ville asiatique plutôt qu'euro-péenne; de grands palais et de belles constructions y côtoyaient dans un désordre lyrique les plus misérables cabanes. Il s'y trouve cependant une ou deux rues larges et belles, une ou deux places ornées de beaux bâtiments qui ne dépareraient pas quelque autre ville d'Europe. Une chose essentielle manque ou du moins manquait à l'époque : c'est l'éclairage des rues. Pas de lanterne au coin des rues : on voit le soir, et assez avant dans la nuit, courir çà et là des gamins avec des lanternes à main qui offrent leur service, contre un modeste salaire, à qui veut se faire éclairer pour revenir chez soi. Il advint une fois, pendant mon séjour à Varsovie, que deux officiers, Polonais l'un et l'autre, ayant une querelle qui ne pouvait se terminer que par un duel, se rencontrèrent dans une rue écartée et payèrent un de ces gamins pour les éclairer tandis qu'ils se battaient.

C'est ici que commence proprement la période la plus intéressante de ma carrière politique hors de ma patrie et je veux m'efforcer de la rendre aussi plaisante que possible à mes lecteurs. Mais je dois préalablement les prier de bien remarquer que ce n'est pas mon dessein de leur découvrir des secrets d'État, dont d'ailleurs je ne connais pas grand chose, ou de leur raconter des faits politiques que des centaines d'autres récits ont mis sous les yeux du public, sauf dans les cas où ma connaissance des choses me met en mesure de rectifier des relations inexactes, comme j'en ai donné un exemple ci-dessus, ou quand je puis ajouter un détail généralement inconnu. Mon objet est tout autre. Ayant eu la chance de voir et de coudoyer une foule d'hommes plus ou moins, célèbres ou connus, qui tous ont joué un rôle plus ou moins important sous le règne de l'empereur Napoléon, je veux chercher à caractériser chacun d'eux en rapportant une ou des anecdotes qui aident à crayonner leur portrait moral, comme le peintre fait leur portrait physique. Mais je commencerai par donner au lecteur un bref aperçu du mode de vie et de l'organisation intérieure dans la maison où nous passâmes plusieurs mois.

Le ministre avait, tous les jours sans exception, à sa table au moins vingt convives; une foule d'ambassadeurs et d'autres personnages distingués rassemblés à Varsovie des divers points de l'Europe étaient souvent invités. Quelques-uns avaient même reçu l'invitation, une fois pour toutes, de venir quand ça leur plairait; le ministre lui-même, si je ne me trompe, ne dîna pas une fois hors de chez lui. Il emmenait avec lui son cuisinier; et ce fut sans doute l'homme qui gagna le plus à ce voyage.

Chaque matin, à une heure déterminée, nous nous réunissions dans la chambre à coucher du ministre, pendant que son valet de chambre le peignait et achevait sa toilette. L'objet de cette réunion était de prendre ses ordres pour le travail à exécuter et aussi, quand il n'y avait rien d'important, de tuer le temps, comme on

dit, en causant de choses et d'autres, rarement importantes, mais toujours agréables; car le ministre n'aimait pas être seul et voulait toujours avoir près de lui quelqu'un avec qui il pût converser. Dans une de ces occasions, il me demanda si j'avais lu les dernières feuilles anglaises arrivées et si elles ne contenaient aucune nouvelle remarquable. Rien, lui répondis-je, si ce n'est que le roi a nommé un nouveau ministre des Affaires étrangères et qu'il s'appelle George Canning. Il me demanda alors mon opinion sur ce personnage; à quoi je répondis que je n'en pouvais avoir aucune, n'ayant aucune notion de sa situation ou de sa conduite antérieures. « Eh! bien, moi, répliqua le ministre, je le connais et je vous assure que c'est un homme doué des talents les plus remarquables. » Ce qui prouve que Talleyrand n'appartenait pas à cette classe de grands hommes qui se croient, du côté des connaissances et des talents, privilégiés avant tous les autres.

Notre société s'était augmentée des deux secrétaires de légation à la cour de Prusse, Caillard et Lajard, qui avaient dû quitter Berlin, à l'explosion de la guerre. Le secrétaire de la main du ministre, qui avait dans ses attributions la direction de la caisse, ayant eu besoin de retourner à Paris pour affaires de famille, M. Caillard prit l'administration de la caisse et du département financier. Un matin que la conversation suivait son cours, Caillard entra, ayant en mains un grand papier déployé et avec un air de possédé : « Dieu vous garde dit le ministre, que vous prend-il donc? Vos cheveux, toujours si bien frisés, se dressent aujourd'hui deux fois trop haut. - Votre cuisinier, répondit Caillard, est un voleur sans pudeur ou il se laisse honteusement mener par le bout du nez par le Juif. Voici son compte pour la semaine dernière; il est si impudemment enflé que je n'ai pu ni voulu le régler sans autorisation. » Le ministre prit le compte, y jeta un rapide coup d'oeil et dit à Caillard « Savez-vous ce que vous avez à faire? » - La réponse fut : « Non », et le ministre s'expliqua d'un seul mot : « Payez ! » - « Mais, mon Dieu! répliqua Caillard, c'est une imposture manifeste ». - « Peut-être bien, reprit Talleyrand, mais laissez-moi vous expliquer l'affaire. Je pourrais bien faire venir Chevalier - c'était le nom du cuisinier - et lui dire Vous me trompez. Voici un chapon compté à neuf francs et pour lequel vous n'avez sûrement pas payé plus de six francs. Chevalier ôterait son bonnet de coton, s'inclinerait et répondrait : C'est vrai, mais cela ne se reproduira plus. Mais qu'arriverait-il? Le lendemain il nous servirait un chapon maigre, qu'il compterait six francs, et qu'il aurait eu pour trois. Qu'y aurions-nous gagné? M. Caillard, nous aurions un mauvais repas, et le voleur n'y perdrait pas un centime. » Tous les assistants éclatèrent de rire; et le trésorier s'en alla régler le compte; mais je suis sûr qu'il a largement étrillé le cuisinier et que celui-ci a dû rire dans sa barbe; car je sais bien que, dans les dix mois que dura la campagne, il a envoyé vingt mille francs à Paris et que peu après son retour il s'est acheté une maison, petite, mais propre et gentille. On pourrait appliquer à ce cuisinier ce que j'ai entendu raconter d'un directeur des mines de cuivre de Roeraas en Norvège. Après quelques années d'administration, il se fit construire une jolie maison et il fit mettre sur le portail cette inscription : Une aide m'est venue du Seigneur. A quoi un loustic trouva l'occasion d'ajouter une nuit : Et aussi de l'administration des mines.

L'on dira peut-être que cette anecdote est de petit ou de nul intérêt; mais je n'ai point promis des récits d'une importance particulière, et j'ai déjà dit que mon intention était de caractériser par de simples anecdotes les personnages avec lesquels je me suis trouvé en contact. Et si je ne me trompe, cette anecdote de cuisinier n'est pas hors de propos, servant à caractériser bien des grands hommes (Talleyrand est du nombre) qui estiment qu'il est de l'essence d'un grand homme de se laisser gruger et tromper par ses domestiques. Il est encore à ma connaissance que Talleyrand, qui à Paris avait toujours une vingtaine de chevaux dans son écurie, fut plus d'une fois obligé de louer, chez un loueur de chevaux, un équipage à quatre chevaux pour se faire conduire à Saint-Cloud, parce que son cocher ne pouvait trouver quatre chevaux frais et sains pour aller en course. Je prierai le lecteur de remarquer que si je ne désigne ce personnage que sous son titre de ministre ou par son nom de famille, c'est qu'il n'avait pas alors d'autre titre ; ce n'est qu'après la paix de Tilsit qu'il reçut celui de prince de Bénévent⁸, avec des armes représentant un sanglier noir avec une bande blanche en travers du corps , ce qu'il regarda comme une satire de Napoléon allusive à son état ecclésiastique antérieur. Il y a longtemps qu'il a mis de côté ces armoiries⁹ pour reprendre le vieil écusson de sa famille.

⁸ En réalité c'est le 5 juin 1806, plus d'un an avant le traité de Tilsit (3-4 juillet 1807) que Talleyrand a été créé prince de Bénévent.

⁹ Les armoiries complètes se blasonnent ainsi : porté au -I -de gueules à trois lions rampants, armés et couronnés d'or (armes des Talleyrand-Périgord); au - II - d'or à un sanglier passant de sable, chargé sur le dos d'une housse d'argent; au chef d'azur brochant sur l'écu et chargé d'un aigle d'or, les ailes étendues, empiétant un foudre du même.